

## **Sur la dimension spatiale de l'action collective violente des supporters de football**

### **Introduction**

Cet article s'intéresse aux supporters dits ultras et hooligans car les violences les plus spectaculaires ayant lieu dans et aux alentours des stades sont majoritairement le fait de ces supporters pourtant différents dans leurs manières d'agir et dans les motifs de leurs actions en terme de supportérisme. En effet,

situés au cœur du kop (virage du stade) et structurés en associations, les ultras organisent et mettent en scène le soutien à l'équipe, en coordonnant les chants et mouvements d'ensemble et en réalisant, à l'entrée des joueurs, des animations (appelées tifos) à l'aide de drapeaux, de feuilles, de bandes plastiques, de voiles géants, etc. Ces ultras, qui sont pour l'essentiel des jeunes, forment le pôle le plus actif du supportérisme français. S'ils se focalisent sur le soutien au stade, ils cherchent aussi à jouer un rôle dans la vie du club et dans le monde du football, en adoptant une posture contestataire de type syndical [...] Soucieux de défendre leur « territoire » face aux supporters adverses, ils acceptent le recours à la violence physique, sans pour autant la rechercher de manière systématique. (Hourcade, 2010, 165)

Les hooligans, quant à eux, « forment des bandes informelles, cultivant le secret et recherchant la violence à l'encontre des supporters adverses ou des forces de l'ordre » (Hourcade, 2010, 165). En somme, les hooligans sont avant tout à la recherche d'« émotions fortes » alors que les ultras s'engagent aussi dans une « cause » selon une logique de « mouvement social » (Mignon, 2007, 269-270). Cette dernière idée a été approfondie par des travaux récents s'interrogeant sur les mobilisations collectives des supporters pouvant se rapprocher du fonctionnement des mouvements sociaux (Busset, Besson et Jaccoud, 2014). Les supporters, notamment ultras, peuvent alors être comparés à des militants (Lestrelin, 2015 ; Busset et Gasparini, 2016) engagés pour la défense d'un football populaire (Louis, 2017). Cependant, il semble qu'il ne faille pas sur-signifier les pratiques de ces supporters

ultras puisque tous n'accordent pas les mêmes significations à celles-ci. C'est le cas au sujet de la violence qui peut être valorisée pour certains ultras et rejetée par d'autres. Pour cela, il est encore difficile d'assimiler le supportérisme ultra à un mouvement social car cette culture du supportérisme est fondée sur la compétition avec des supporters rivaux. La violence pour le territoire fait donc partie des codes de ces supporters, ce qui décrédibilise leurs actes politiques en lien avec le supportérisme (Hourcade, 2014). Ce travail, axé sur les pratiques violentes des supporters, réunira alors les hooligans et les ultras dans des situations où ils se battent entre eux (et non avec la police ou autres acteurs institutionnels). En effet, ultras et hooligans peuvent être regroupés de manières circonstanciées et ont des ressemblances dans leurs manières d'agir en situation de violence mais aussi dans leurs usages de l'espace dans ces situations. Qu'elles soient le fait des ultras ou des hooligans, les violences entre ces supporters sont régies par une organisation n'entrant pas dans le cadre d'une pensée collective, militante et politique du supportérisme ce qui pourrait-être le cas dans des situations de violences entre les supporters ultras et les acteurs institutionnels pour une lutte sociale quelconque. De plus, les ultras cultivent une ambiguïté concernant la violence (Hourcade, 2007) car certains groupes, ou des noyaux de certains groupes, recherchent parfois l'affrontement avec systématisme comme en Italie (pays où est née la culture ultra) où une grande partie des groupes ultras sont adeptes du *tifo e violenza* (soutien et violence envers les groupes rivaux) ce qui rend floues les catégorisations.

À ce titre, les ultras et les hooligans peuvent être réunis sous l'appellation de *subculture* car ils s'agrègent autour de valeurs, représentations et significations formant ainsi des identités collectives considérées comme non-normatives par rapport à celles promues par la culture « *mainstream* » (Gelder, [1997] 2005, 1). Ces collectifs s'approprient et s'inscrivent dans plusieurs lieux qui composent leurs territoires. Ceux-ci peuvent être un stade, un secteur de celui-ci, des lieux aux alentours comme des parcs, parkings ou des bars ; mais aussi plus largement la ville à laquelle ils sont attachés (Ginhoux, 2011), un quartier, une place publique et divers établissements. Les territoires n'ont pas, *a priori*, d'échelle mais revêtent une dimension fortement symbolique. En effet, la plupart du temps, ces lieux appropriés ne leur appartiennent pas formellement, à quelques exceptions près pour certains bars ou locaux, mais cela ne les empêche pas de les marquer avec des graffitis, autocollants et autres symboles

(Veschambre, 2004 ; Ginhoux, 2015). Ces territoires cimentent l'identité collective du groupe (Di Méo, 2002) et symbolisent une appartenance sociale et spatiale. Ces *subcultures* sont apparues en Angleterre pour les hooligans durant les années 1960 (Bodin, Héas et Robène, 2004) et en Italie pour les ultras durant les années de plomb (Louis, 2017). Chacune a évolué dans le temps du fait des pratiques de leurs membres qui sont remises en cause par les institutions car violentes. En effet, ces pratiques ont engendré des événements tragiques comme au stade du Heysel en 1985 (39 morts). Plus généralement, la recrudescence d'événements violents en marge des matches de football entraîne la mise en place de nouvelles politiques de gestion du supportérisme faisant ainsi évoluer les pratiques des supporters ultras et hooligans (Tsoukala, 2010). Pour cela, les supporters qui ont la violence pour *credo* se doivent d'être de plus en plus organisés. À titre d'exemple, les hooligans anglais furent les pionniers en la matière avec la mouvance *casual* (hooligans qui passent inaperçus pour ne pas être repérés avant de passer à l'acte) qui a influencé l'Europe entière, notamment les *siders* en Belgique et Hollande ou les indépendants en France notamment au sein de la tribune Boulogne à Paris (Broussard, 1990). De plus, ce modèle anglais de hooliganisme a aussi été mis en fiction à partir des années 2000 notamment à travers le roman de John King adapté au cinéma, «Football Factory », et le film « Green Street hooligans ». Ces fictions mettent en scène et idéalisent les pratiques des hooligans de type « casual » ce qui permet aussi à ce modèle d'être adopté voire de devenir une mode dans les stades européens. En effet, les jeunes générations de hooligans adoptent peu ou prou les mêmes répertoires d'action que dans ces œuvres de fiction.

Concrètement, ces hooligans constitués en bandes très organisées et hiérarchisées exportent les violences hors des stades (Bernardeau, Moreau et Collinet, 2008) et de ses alentours car ces espaces sont trop sécurisés et ils risquent d'être sanctionnés par la police et la justice. De nouveaux espaces de l'affrontement entre supporters émergent en ville et dans sa périphérie jusqu'à ce que les pouvoirs publics parviennent à mettre en œuvre des stratégies pour contenir cette violence et remettre en ordre l'espace. Dans une nouvelle tentative de réadaptation, la violence doit être encore mieux organisée pour ses adeptes comme c'est le cas chez les hooligans allemands, scandinaves et plus généralement d'Europe de l'Est depuis le début des années 2000. Sur un modèle plus sportif s'appuyant sur une force athlétique permettant d'être

mobiles, ces hooligans trouvent de nouveaux lieux qui n'ont parfois plus de lien avec un événement sportif les concernant pour mettre en œuvre leurs pratiques (exemple des *free-fights* qui sont des combats organisés à nombre égal dans des lieux discrets comme des forêts par exemple). Ce nouveau modèle rencontre des adeptes et s'exporte vers l'occident prenant ainsi la trajectoire inverse des années 1980/1990 où le modèle anglais s'exportait dans toute l'Europe. Cependant, le hooliganisme à l'ancienne est encore privilégié pour la plupart des pratiquants car ceux-ci restent attachés à leur club et à l'espace/temps de l'événement sportif. En outre, certaines bandes s'adonnent aussi bien au modèle sportivisé qu'aux bagarres en marge des matches de football de leur équipe. C'est notamment le cas de certaines bandes de hooligans russes fréquemment impliqués dans des incidents lors des matches de leur équipe dans les compétitions européennes. Ici, ces supporters ont l'intention de mettre en œuvre des tactiques grâce à leurs connaissances de l'espace pour parvenir à affronter leurs rivaux et ainsi créer une situation dont ils peuvent ensuite rendre compte.

Ainsi, avec une approche microgéographique consistant à se rapprocher au plus près de la réalité que vivent les acteurs sur de petits espaces (Petit, 2012), cet article espère montrer comment les supporters ultras et hooligans mobilisent l'espace en situation de violence. Cette démonstration s'effectuera à partir de deux situations empiriques où émergent des conflits pertinents à analyser par le prisme spatial. Ici, une situation peut être définie comme « la totalité de l'environnement spatial où se tient (ou se rend présent) un rassemblement, dans lequel toute personne qui entre devient membre. Les situations commencent quand un contrôle mutuel se met en place entre les personnes coprésentes. Elles se terminent quand la dernière personne s'en est allée. » (Goffman, [1973] 2013, 18). Dans chacune des situations qui vont suivre, les supporters se rassemblent dans des lieux et se mobilisent quand ils se déplacent vers un lieu. Ils créent alors une situation qui peut dégénérer si d'autres acteurs s'y insèrent comme c'est le cas de la police qui peut anticiper cette mise en situation. Elle peut, également, dégénérer quand les supporters adverses ont pris leurs dispositions pour en être membres à part entière par l'affrontement physique. Dans les deux exemples, l'affrontement est inévitable du fait de l'organisation des supporters violents et la situation prend fin quand le conflit arrive à son terme par la fuite d'un des deux collectifs ou par l'intervention de la police faisant fuir les protagonistes. De plus, ces situations seront retranscrites sous forme d'extraits

de carnets de terrains car elles ont été vécues *in situ* par le chercheur. Les descriptions sont réalisées selon son point de vue et non pas selon celui des autres protagonistes. Il s'agit donc d'observations effectuées en situation (Martineau, 2005) et avec une posture d'observateur participant ou de participant observateur (Soulé, 2007) selon le degré d'implication du chercheur au sein de la situation. En effet, la première situation montrera que la participation du chercheur est première du fait de son appartenance, depuis 2009, au collectif concerné par les violences, en l'occurrence les supporters du Paris-St-Germain de la tribune Boulogne. Il est donc dans une posture d'*insider* (Becker, 1985) puisque son appartenance au groupe s'est faite en amont de ce travail de recherche ce qui procure l'avantage de récolter des informations par le bas mais qui pose un problème en terme de *positionnalité* vis à vis du monde académique du fait de transgresser les lois en étant acteur d'un affrontement avec d'autres supporters. La deuxième situation se fera en retrait en laissant une plus grande part à l'observation du fait d'une non-appartenance aux deux groupes concernés par les conflits. Le recours à des types d'observations différents permet de faire varier la focale et de se distancier de l'objet de recherche selon les situations dans une recherche d'objectivité. Dans les deux cas, il s'agit de récits vécus en tant qu'acteur qu'il conviendra d'analyser avec réflexivité afin d'observer avec recul cette participation (Tedblock, 1991) et de montrer ce que les situations mettent en visibilité en terme d'usages de l'espace. Cet engagement ethnographique en terme d'implication et d'immersion n'est pas une nouveauté puisque la posture d'observateur participant dans des contextes difficiles a largement été travaillée par les sciences humaines et sociales (Amiraux et Cefaï, 2002 ; Becker, 1957 ; Cefaï, 2010 ; Thorne, 1979, Thrasher, [1927] 1963; Venkatesh, 2008 etc...) et plus spécifiquement au sein des supporters de football dans divers contextes (Dunning, Murphy et Williams, 1988 ; Giulianotti Richard, 1995 ; Hughson, 1998, Lestrelin, 2010 ; Louis, 2006 ; Mignon, 1998 ; Roumestan, 1998 ; Wittersheim, 2014 etc..).

### **S'appropriation des lieux d'une ville adverse en déplacement : un exemple de territorialisation conflictuelle**

La situation qui va suivre prend forme dans un contexte de déplacement des supporters du

Paris-St-Germain issus de la tribune Boulogne à Malmö en Suède pour un match de ligue des champions entre les deux clubs. Ce déplacement est exotique pour la plupart des supporters présents car le PSG ne s'est jamais rendu dans cette ville pour y jouer un match. C'est donc une ville inédite toutes générations de supporters confondues et cela rajoute un cachet à ce déplacement. Le stade est lui aussi inédit mais les relations froides entre les dirigeants du PSG et les supporters de la tribune Boulogne font que ces derniers ne pourront pas s'y rendre pour la majorité car le club ne leur a pas vendu de billets. En effet, le climat est plus tendu qu'à l'accoutumée entre les supporters ultras et hooligans du PSG et la direction du club depuis l'instauration du plan de sécurité dit « plan Leproux » en 2010. Ce dernier étant trop coercitif selon les supporters, ceux-ci boycottent le Parc des Princes tout en étant régulièrement interdits de déplacements. Ce plan fait suite à une série d'affrontements entre les supporters aux tendances ultras et hooligans issus des deux tribunes du Parc des Princes (tous supporters du PSG) et ayant mené à la mort d'un membre de la tribune Boulogne. De plus, il est difficile de se procurer des billets hors du secteur normalement réservé aux supporters du PSG car cette affiche rencontre un fort intérêt pour la population locale qui verra Zlatan Ibrahimovic (joueur du PSG à cette époque) revenir dans sa ville d'origine ce qui rend, par la loi de l'offre et la demande, l'accès au stade compliqué. De ce fait, les supporters indésirables de la tribune Boulogne représentés par des indépendants (hooligans) et d'anciens membres des Boulogne Boys (association ultra dissoute par le ministère de l'intérieur en 2008) font tout de même le déplacement et se rendent en ville l'après-midi du match pour se regrouper et investir un pub faute de stade. Enfin, il est utile de signaler que Malmö est une ville qui compte des groupes ultras et hooligans dans un pays bien réputé au sein du monde du supportérisme, notamment violent.

Deux stratégies différentes se mettent en place pour le jour du match. Il y a ceux pour qui le stade de Malmö est une occasion de voir quelque chose qu'ils ne verront plus de sitôt. D'autres veulent se rassembler dans un pub dans la ville de Malmö pour regarder le match sans s'acquitter d'une somme de 150 euros (prix du billet). Nous décidons de partir pour Malmö autour de 15h. Je suis avec ma bande d'amis et à peine arrivés à la gare, les policiers français nous interrogent. « Combien êtes-vous en tout ? À quel groupe appartenez-vous ? ». Autant de questions habituelles sachant qu'ils savent très bien qui nous sommes car c'est leur métier de nous reconnaître. Nous sommes six (dont un ami suédois) à être repérés et suivis.

Nous allons dans le centre pour trouver un pub. Les vingt-cinq autres du groupe sont dans un bar, mais comme nous sommes suivis par la police nous préférons aller dans un autre bar afin que les autres ne

subissent pas de contrôles attentant à leur liberté de mouvement. Nous sommes six et rejoints par des anciens de notre tribune qui vont au match. Nous restons une heure dans ce bar et la voiture de police qui nous surveillait s'en va. Ce sont deux policiers de la ville qui sont dans la rue, donc un faible dispositif. Nous décidons alors de rejoindre le bar où tout le groupe se trouve. Nous partons en petits groupes et à intervalles réguliers. Notre stratégie d'évitement/contournement est réussie. Nous pouvons enfin jouer d'une bière tous ensemble. Nous sommes bien dans ce pub et une rumeur fait état d'une probable attaque du bar par les ultras de Malmö qui ont appris notre venue car certains d'entre nous les ont contactés. Trente minutes après c'est le cas, un des nôtres qui fume dehors donne l'alerte en nous sommant de sortir du bar. Nous les voyons au bout de la rue munis d'écharpes (cela montre que ce n'est pas des hooligans puisque ceux-ci ne portent généralement pas de signes distinctifs de supporters au contraire des ultras) avec des panneaux publicitaires pour charger le bar. Qu'importe les bandes et les affinités que nous pouvons avoir entre nous, nous sommes unis face à l'objectif commun de se défendre face au groupe adverse qui vient à notre rencontre. Nous sommes sur leur territoire, dans le centre de leur ville, visibles et nous faisons d'un pub de leur ville notre territoire. Si nous avions eu des places pour le match, cette situation ne se serait pas produite. Aucune violence n'aurait été à déplorer car nous serions plus encadrés au stade et les ultras de Malmö ne seraient jamais venus aux abords de l'enceinte au vu du dispositif policier conséquent autour de ce genre de lieu. Ils sont donc une trentaine à venir, nous sommes le même nombre. Notre réputation est en jeu. Un contact peu violent a lieu durant dix secondes avec seulement quelques coups échangés. Notre supériorité et le son d'une sirène de police (un fourgon avec un policier à l'intérieur essaie de nous barrer la route) entraînent la décomposition du groupe de Malmö qui se met à courir dans sa propre ville pour nous échapper (une humiliation pour un supporter ultra ou hooligan). Nous les coursons sur quatre cents mètres dans un état d'euphorie dû à la montée d'adrénaline. Les rues sont désertes car le stade et les bars ont drainé une grosse partie de la population de la ville. Nous nous arrêtons, une camionnette d'ultras de Malmö se fait voir à cinquante mètres, avec un passager marteau à la main qui nous invective. Dans le mouvement nous décidons de courir vers la camionnette. Celle-ci prend la fuite. C'est enfin que la police arrive après deux minutes de désordre d'une faible violence. Ils sont en ligne et vont procéder aux interpellations, un des nôtres dit : « maintenant les gars, c'est chacun pour soi ! ». En effet, nous sauvons désormais notre peau individuellement. Vingt et un des nôtres seront interpellés et feront six heures de garde à vue. Pour ma part, je réussis à esquiver la police même si je traverse leur dispositif (les policiers viennent vers moi) en arrêtant ma course et en allumant une cigarette comme un passant normal. Je me rends à la gare centrale où des membres du groupe me rejoignent pour aller à Copenhague où nous logeons. Nous arrivons pile à l'heure du coup d'envoi du match dans un pub de la capitale danoise.

Cette situation met en visibilité les tactiques (De Certeau, 1980) que les supporters mettent en œuvre pour se rassembler dans un même lieu afin d'éviter la police qui pourrait annihiler toute action violente avec d'autres supporters. Elle montre également une des caractéristiques de la territorialité des supporters à savoir la défense du territoire. Ici cette défense peut s'expliquer selon deux focales. D'une part, l'attaque des supporters de Malmö est un mécanisme de défense dû à l'intrusion des supporters du PSG sur leur territoire à savoir le centre de leur ville. Leur présence est le déclencheur de la situation puisque sans cela les supporters suédois ne seraient pas venus au contact. Cependant, la violence étant un des codes de leur mode de supportérisme, leur présence est intentionnelle et cela fait partie du jeu que de se rendre dans les villes adverses et de provoquer une réaction des supporters locaux en se mettant en visibilité dans leur ville. Cette situation montre que le territoire revêt une

dimension éthologique dans les mécanismes de défense ou d'agression employés par certains supporters. Ici, une intrusion non désirée sur le territoire peut constituer un motif d'action violente en réaction à celle-ci (Hall, [1966] 2014). En effet, l'auteur définit la territorialité comme « la conduite caractéristique adoptée par un organisme pour prendre possession d'un territoire et le défendre contre les membres de sa propre espèce » (Hall, [1966] 2014, 22). Ces mécanismes d'attaque ou de défense du territoire dévoilent des jeux de distance qui sont déterminants dans certaines situations d'intrusion ou d'empiétement d'un territoire par un collectif adverse. L'auteur établit trois types de distances pertinentes pour saisir certaines situations impliquant métaphoriquement le territoire dans les affrontements entre supporters. Il s'agit de la distance de fuite (quand il est encore temps de fuir le combat), la distance critique (quand la défense est l'ultime recours) et la distance d'attaque (attendre le bon moment pour attaquer). La prise en compte de ces distances implique une connaissance de l'espace, des contextes mais aussi des situations d'affrontements qui ont déjà eu lieu que ce soit pour le collectif qui est sur son territoire mais aussi pour le collectif rival. La conjonction de ces facteurs facilitera l'affrontement entre les deux parties. Dans la présente situation, si la réaction est violente de la part des supporters suédois, les mécanismes de défense et les jeux de distance sont tout aussi présents chez les supporters parisiens. Ces derniers défendent le bar où ils se trouvent car ils n'ont pas d'autre choix que de le faire pour sauvegarder leur réputation sociale (distance critique). De ce fait ils contre-attaquent (distance d'attaque) jusqu'à faire fuir leurs rivaux (distance de fuite). En les faisant fuir sur leur propre territoire, ils gagnent, certes, une bagarre mais ils mettent à bas la réputation de l'adversaire. Dans un jeu symbolique et territorial, courir dans sa propre ville pour fuir les hooligans visiteurs est perçu comme une humiliation dans les codes de ce monde spécifique. Après la fuite, la police intervient trop tard mais parvient à disloquer le groupe en interpellant des supporters des deux camps. Enfin, cette situation montre aussi la dimension ludique de l'acte violent malgré les risques (Le Breton, 2002) qu'il comporte judiciairement (amendes, peines de prisons) mais aussi physiquement puisque des coups peuvent-être portés violemment et laisser des séquelles voire mener à la mort. Malgré cela, la violence est vue comme un jeu collectif dont la finalité serait de dominer physiquement les supporters rivaux pour se construire ou conforter une réputation sociale (être la meilleure bande) et territoriale (ne jamais perdre sur son territoire ou gagner sur celui de l'adversaire). Ce jeu violent comporte aussi une dimension tactique au

sens où il faut ne pas être trop visible vis-à-vis des pouvoirs publics qui peuvent-être vus comme des arbitres pour éviter les affrontements (prévention) ou les stopper quand ils ont lieu (répression) dans des endroits que ces pouvoirs estiment inappropriés. Il est alors nécessaire de mettre en place une organisation minutieuse afin d'arriver au bon endroit et au bon moment pour pouvoir se battre. Cette organisation nécessite également une connaissance de l'espace où aura lieu la situation ce qui est le cas pour la situation qui va suivre.

### **Faire avec l'espace : violences des hooligans russes pour Angleterre/Russie à Marseille lors de l'Euro 2016**

Trois facteurs pouvaient favoriser la violence pour ce match des phases de poules de l'Euro 2016 à Marseille le 11 Juin opposant l'Angleterre à la Russie. Premièrement, la venue des supporters anglais est souvent massive et spectaculaire. Dans le lot, certains individus ne sont pas contre quelques affrontements avec des supporters adverses ou la population locale. Deuxièmement, il s'agit du contexte local. Marseille est une ville où le football est populaire et où l'ancrage identitaire des supporters est fort. C'est également une ville multiculturelle ce qui peut déplaire à certains supporters russes et anglais aux tendances nationalistes voire racistes pour une minorité. Troisièmement, il s'agit de la présence des russes. Ce match est l'occasion pour eux d'asseoir leur *leadership* en matière de hooliganisme sachant que les Anglais ont longtemps été les plus craints dans le monde entier. Cependant, la majorité des hooligans anglais sont pour la plupart interdits de sortir de leur pays même si l'équipe nationale est suivie massivement par les Anglais qui peuvent devenir des hooligans de circonstance en cas d'agression du fait de leur appartenance à une même nation. Ceux-ci sont adeptes de la « vieille école » à savoir investir un pub, boire, se battre tout en s'appropriant sauvagement des lieux. Les Russes quant à eux sont adeptes des sports de combat et peu sont alcoolisés au même degré que les Anglais en situation de violence. Cela démontre qu'il existe plusieurs modèles de hooliganisme et que ce contexte pourra permettre de les confronter. Alors que les Anglais étaient rassemblés pour faire la fête et investir les nombreux bars de la ville, les russes repéraient déjà les lieux en marchant en bande dans la ville la veille du match pour, peut-être, anticiper d'éventuelles situations de violences. Le jour du match, d'autres

bandes arrivent de Russie. À Marseille, il y aura une coalition entre les différentes bandes russes même ennemies en temps normal. Ces bandes sont présentes en ville en début d'après-midi mais dans le calme jusqu'à ce qu'elles se regroupent pour lancer les hostilités. Enfin, la présence du chercheur dans la situation violente est le fait du hasard. Le but était de se rendre à Marseille par simple curiosité du fait de l'affiche qui présageait des violences urbaines. Beaucoup de supporters français issus de la mouvance ultras et hooligans étaient également présents en observation d'éventuelles violences. Ici, le chercheur apprendra que des membres de la tribune Boulogne à laquelle il appartient sont présents depuis le vendredi soir d'où le fait de s'agréger avec eux dans une ville hostile aux supporters du Paris-St-Germain.

Pour ma part, je rejoins des supporters français dont certains de ma tribune dans un bar du centre-ville à ma grande surprise. Nous ne voyons que des Anglais qui s'abreuvent et pour certains déjà bien soûls. Nous croisons aussi des Marseillais qui nous proposent de nous battre dans l'après-midi. Ils savent où nous sommes et ils viendront plus tard pour tenter d'en découdre malgré notre faible nombre et un dispositif policier conséquent qui entoure le bar où nous nous trouvons. Les forces de l'ordre et les policiers spécialisés dans le supportérisme sont concentrés sur le groupe d'une quarantaine de Marseillais. Sûrement les Russes ont-ils profité de cet écran pour contourner le dispositif policier. En m'éloignant du bar, j'aperçois un groupe au loin qui marche bien décidé et toujours dans le calme. Cependant, je me focalise uniquement sur les Marseillais qui ont pu contourner la place pour réessayer de nous attaquer. Je choisis de me diriger vers le Vieux Port où il y a tous les Anglais en terrasses des bars. Esseulé, je me fonds dans la masse et m'évite une éventuelle mauvaise rencontre avec des supporters marseillais qui pourraient me reconnaître puisque j'étais avec un groupe qu'ils considèrent comme ennemi dix minutes plus tôt et bien visible en son sein.

Peu après, la foule s'agite, les bières se vident et il y a du mouvement. En effet, 150 à 200 Russes sont en haut d'une rue qui descend vers le vieux port et se dirigent vers nous pour en découdre. Le choix de la rue est intelligent. Alors qu'ils sont en net sous nombre face aux milliers d'Anglais, ils sont compacts et choisissent une rue plutôt étroite et en descente pour favoriser la charge. Les Anglais sont d'abord confiants et s'aventurent au contact. Ils sont vite refroidis. C'est alors que commence un jeu de charge et contre-charge. Quand les Russes attaquent, les Anglais descendent et attendent que les Russes viennent sur le Vieux Port. Or, ils ne le font pas car ils savent que leur force tient surtout grâce à la physionomie de la rue qui permet de ne pas subir le surnombre anglais alors qu'en bas ils seraient entourés. Les Anglais jettent des bouteilles en verre mais les Russes se protègent en se couvrant la tête avec des chaises qu'ils jettent ensuite sur les Anglais les plus proches d'eux. Ils remontent alors en haut de la rue et les Anglais attaquent en montée mais ils sont aussitôt repoussés par la force et l'organisation des hooligans russes. De plus, ils sont peu athlétiques et alcoolisés donc forcément désavantagés par une rue montante tandis que les Russes sont des athlètes et quasiment des professionnels de la violence urbaine. Si les Anglais ont tenté de réagir en situation en attirant les Russes vers le Vieux Port et un endroit moins étroit, ces derniers n'ont pas mordu à l'hameçon du fait de leur connaissance des lieux repérés la veille mais aussi de leur habitude à être ensemble et à se battre. Cette cohésion a donc épuisé le répertoire d'actions des Anglais qui ont subi la situation et la violence de leurs adversaires du jour. Ils se désunissent alors laissant la rue aux forces de l'ordre qui peuvent enfin intervenir, ce qui n'était pas le cas du fait d'une foule compacte qui occupait tout le Vieux Port. Les Russes de leur côté ont encore anticipé cette situation. Ils ne partent pas désunis mais en bande avec une extrême mobilité qui ressemble aux forces armées qui battent en retraite. Sur le chemin du retour, ils sont en footing et continuent à s'en prendre aux Anglais qui sont sur leur chemin.

Ici, cette situation n'est pas directement liée avec la question du territoire puisque les protagonistes ne sont pas dans leur ville ni dans leur pays d'origine. Le rôle de l'espace est visible par l'usage qu'en font les hooligans russes pour qui rien n'est laissé au hasard. Cette situation montre que l'espace n'est pas un enjeu comme cela pouvait être le cas dans le premier exemple mais une ressource permettant de déclencher une bagarre mais aussi de dominer les supporters rivaux. Par un jeu tactique, les hooligans russes tentent d'éviter la police présente pour garantir l'ordre. En cela, ils doivent s'adapter et contourner les dispositifs policiers en usant de leur mobilité et d'une organisation efficace puisqu'ils étaient peu visibles dans le centre-ville auparavant. De cette manière, ils se jouent des règles (Nuytens, 2005) et parviennent à s'affronter avec leurs homologues rivaux de manière soudaine. De ce fait, ils opèrent des actions spatiales qui peuvent être définies comme les actions « *d'un opérateur, envisagées sous l'angle de ses implications spatiales : agencement d'espaces, technologies et techniques de gestion de la distance et de la pratique spatiale, langages, savoirs, idéologies et imaginaires spatiaux.* » (Lévy et Lussault, 2003, 42). Autrement dit, engager une action pour affronter des supporters adverses implique des compétences spatiales à savoir une connaissance de l'espace associée à une mémoire des situations vécues auparavant. Cette connaissance spatiale permet de pouvoir repérer les éventuels rivaux dans des lieux de rassemblements et pouvoir y accéder sans se faire repérer par la police ou dans un laps de temps très court pour conserver l'effet de surprise. Ces compétences spatiales se concrétisent ici par l'utilisation d'une rue assez étroite et légèrement descendante leur permettant de contenir le surnombre anglais jusqu'à l'épuisement de ces derniers. Elles se concrétisent également dans des jeux de distance entre les deux groupes rivaux et des combats au corps à corps beaucoup plus violents que lors de la situation précédemment décrite puisque cette bataille, aux allures d'émeutes, dura une vingtaine de minutes et fit des blessés graves dont un supporter anglais resté dans le coma depuis ce jour.

## **Conclusion**

Cet article s'est focalisé sur l'action violente des supporters de football ultras et hooligans. Si leur manière d'occuper et de pratiquer l'espace du stade lors de l'événement sportif diverge

fortement, les situations de violences qui ont été analysées montrent que ces deux types d'acteurs ont des similitudes, en particulier dans leur usage de l'espace dans ces situations. En effet, la première situation met aux prises des supporters ultras et hooligans de la tribune Boulogne du Paris-St-Germain aux supporters ultras de Malmö. Elle montre un mode d'occupation de l'espace fréquent concernant les actions violentes des supporters. Les hooligans du PSG s'approprient un lieu du centre-ville en le territorialisant symboliquement du fait de se mettre en visibilité et de se montrer disponible aux supporters locaux qui voudraient en découdre. Il s'agit alors d'une offense territoriale pour les supporters locaux qui décident alors, par mécanisme de défense de leur ville alors considérée comme un territoire, d'attaquer le bar où sont regroupés les supporters ultras et hooligans du Paris-St-Germain. Durant le court affrontement, les ultras de Malmö sont mis en déroute et fuient en courant sur leur propre territoire. Cela dévoile deux caractéristiques du territoire. D'une part sa dimension éthologique dans les mécanismes d'offense et de défense de l'espace mais aussi dans les jeux de distances mettant aux prises les deux camps durant l'affrontement et qui sont déterminants dans la victoire ou la défaite d'un des groupes. D'autre part, le territoire revêt une dimension symbolique au sens où se produisent des interactions qui font sens pour ces supporters aux pratiques codifiées. Ici, la mise en fuite des ultras de Malmö peut être considérée comme une humiliation car ils sont dans leur ville ce qui abaisse leur réputation collective aux yeux des autres ultras ou hooligans. Au contraire, les supporters parisiens de la tribune Boulogne gagnent cette bagarre et conservent ainsi une réputation reconnue au niveau du hooliganisme en Europe. Le territoire est alors le support et le motif d'un jeu symbolique entre les supporters avec des codes qui sont attelés à leur *subculture* d'appartenance (faire courir les supporters rivaux dans leur ville, gagner une bagarre en sous-nombre sont des exemples valorisants).

Cependant, le territoire n'est pas toujours un motif de l'action comme le montre la deuxième situation. Celle-ci évoque une des bagarres ayant eu lieu en marge du match Angleterre/Russie à Marseille lors de l'Euro 2016 entre les hooligans des deux pays. Aucun des deux camps n'était, à proprement parler, sur leur territoire même si chacun s'est approprié des lieux symboliquement durant cette journée. Cette bataille met en visibilité une confrontation entre deux modèles de hooliganisme à savoir le modèle anglais et celui des pays

de l'Est. Ces modèles sont régis par des modes d'organisation et d'occupation de l'espace différents entre une appropriation sauvage et massive donc visible des supporters anglais dans le centre de Marseille et une appropriation de l'espace qui se fait discrètement mais de manière extrêmement mobile et compacte, en petites bandes d'individus, du côté russe. Malgré ce sous-nombre, cette organisation et la manière d'utiliser l'espace en usant de sa physionomie (attaquer dans une rue étroite et en descente) ont permis aux Russes de prendre l'avantage sur des supporters anglais qui étaient en sur-nombre mais moins organisés. Cela montre que l'espace est aussi pris en compte par les supporters violents car il est souvent un facteur permettant de prendre l'avantage sur l'adversaire. Ainsi, cette situation met en visibilité un jeu qui se fait avec l'espace pour dominer les supporters rivaux par l'usage de la ruse et de tactiques opérées par les russes pour parvenir à s'affronter avec les supporters anglais malgré la présence importante des forces de police dans le centre de Marseille. Ces dernières sont totalement surprises par l'organisation collective des hooligans russes qui usent de l'espace en étant mobiles comme des forces militaires et non en station comme c'est souvent le cas chez les supporters de football. Cette situation dévoile aussi la dimension risquée que comporte ce jeu entre les supporters notamment en terme d'intégrité physique puisque des contacts très violents peuvent avoir lieu laissant pour certains supporters des séquelles irréversibles, voire pouvant mener à la mort.

En cela, les lecteurs sont en droit de se demander quel est le but de cette violence et quelles en sont les causes. Or, il est difficile de cerner le sens de celles-ci puisque les significations ne sont pas les mêmes d'un individu à un autre. Cependant, certaines caractéristiques se dégagent comme la recherche d'adrénaline et d'émotions fortes générées par l'acte violent et le danger qu'il sous-tend. Ainsi, la violence des supporters pourrait être vue comme un jeu ou une activité au sens où elle procure du plaisir pour ces participants malgré son lot de dérives et les risques qu'elle comporte (Le Breton, 2002). Cela se rapproche des sports extrêmes qui procurent un frisson qui est ensuite recherché par ses pratiquants. Cette recherche d'adrénaline est souvent le fait des hooligans plus que des ultras qui sont attachés au groupe et au territoire, et qui s'adonnent à la violence pour défendre des intérêts plus que dans une recherche de plaisir individualiste. Cependant, il ne faut pas tirer des généralités puisque des bandes de hooligans sont toutes autant attachées au territoire et au collectif d'appartenance et que

certaines ultras recherchent aussi le plaisir que peut procurer l'affrontement. Dans chacun des cas, cette idée montre que l'espace-temps de l'événement sportif permet à certains supporters d'être des acteurs ce qu'ils ne sont peut-être pas au quotidien (Ehrenberg, [1991] 2001). Cependant, le hooliganisme peut aussi être une possibilité de sortir de leur condition d'acteur du quotidien en n'étant plus « soi-même » le jour d'un match (Le Breton, 2015).

Outre ces significations subjectives voire psychologisantes, ce travail s'est attelé à montrer l'importance de la dimension collective et de l'appartenance à un territoire dans les motifs de l'action violente mais aussi dans la mise en œuvre de la violence. En effet, chacune des situations a montré que les violences sont avant tout le fait de collectifs. Cette dimension collective est primordiale pour saisir une des significations de la violence puisque les membres d'un groupe sont unis par des valeurs intégrantes d'une culture du supportérisme. Même s'il faut relativiser l'unité de ces collectifs car des luttes intestines peuvent exister en leur sein, ces supporters s'agrègent autour des valeurs d'amitié, de solidarité, d'honneur, de courage et de loyauté ce qui donne une dimension virile à ces groupes. Cet ensemble de valeurs favorise logiquement la compétition et la confrontation avec des groupes semblables mais antagonistes puisqu'ils appartiennent à des territoires différents. En cela, le football favorise cette mise en scène puisqu'il exacerbe les rivalités territoriales entre les villes et les identités qui peuvent-être associées. Se construit alors un rapport à l'altérité entre un « nous » et un « eux » (Hoggart, 1970) pouvant déborder sur des actes violents. Ainsi, les situations qui ont été analysées montrent que l'aspect collectif des violences est renforcé par la défense ou l'offense d'un territoire qui cimente l'identité collective d'un des groupes mais aussi par un usage tactique de l'espace pour vaincre les supporters rivaux. Cet aspect collectif et spatial des pratiques violentes des supporters sont des caractéristiques universalisables puisque la plupart des affrontements ont une matrice similaire aux situations présentées en amont. En effet, la majorité des conflits prennent forme quand un groupe s'approprie un lieu situé au sein du territoire du groupe rival ou qu'il empiète ce territoire en étant mobile nécessitant ainsi une réaction des supporters locaux pour la défense de ce qu'ils désignent comme étant leur territoire. D'autres conflits sont moins prévisibles car ils ne sont pas anticipés par les supporters violents. L'effet de surprise provoqué par une rencontre fortuite implique alors de s'adapter, en situation, à l'environnement spatial qui entoure les supporters afin de dominer le

groupe adverse puisque ces combats peuvent ne pas être équitables car non prévus par les supporters impliqués donc plus difficilement contrôlables.

Gaël Rannou, UMR Passages  
Université Bordeaux Montaigne

## Bibliographie

AMIRAUX V., CEFAL D. (2002), « Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. Partie 1 », *Cultures & Conflits*, vol. 47, n°3, 2002.

BECKER H. (1985), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

BECKER H. (1957), « Whose Side Are We On ? », *Social problems*, n°14, p. 239-248.

BERNARDEAU D., MOREAU J.B., COLLINET C. (2008), « Le Casual, un nouveau genre de hooligan dans la ville », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°105, PUCA, p. 37-45.

BODIN D., HÉAS S., ROBENE L. (2004), « Hooliganisme : De la question de l'anomie sociale et du déterminisme », *Champ pénal/Penal field*, vol. 1, [En ligne : <http://journals.openedition.org/champpenal/25>]. Consulté le 9 janvier 2021.

BROUSSARD P. ([1990] 2011), *Généralisations supporters*, Paris, So Press Éditions.

BUSSET T., GASPARINI W. (2016), *Aux frontières du football et du politique. Supportérismes et engagement militant dans l'espace public*, Peter Lang.

BUSSET T., BESSON R., JACCOUD C. (2014), *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Bern, Berlin, Bruxelles, Francfort, New York, Oxford et Vienne, Editions Peter Lang, coll. Savoirs sportifs.

CEFAI D. (2010), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS éditions, coll. En temps&lieux.

DE CERTEAU M. ([1980]1990), *L'invention du quotidien*. Tome 1. Arts de faire, Paris, Gallimard, coll. Folio essais.

DI MÉO G. (2002), « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace/société », *Géocarrefour*, vol. 77, n°2, p. 175-184.

DUNNING E., MURPHY P., WILLIAMS J. (1988), *The Roots of Football Hooliganism. An*

*Historical and Sociological Study*, Routledge & Kegan Paul.

EHRENBERG A. ([1991] 2001), *Le culte de la performance*, Paris, Éditions Fayard/Pluriel.

GELDER K. ([1997] 2005), *The Subculture Reader*, London, Routledge.

GINHOUX B. (2015), « En dehors du stade : l'inscription des supporters "ultras" dans l'espace urbain », *Métropolitique*, [En ligne : <http://www.metropolitiques.eu/En-dehors-du-stade-l-inscription.html>]. Consulté le 9 janvier 2021.

GINHOUX B. (2011), « Le "patriotisme des villes" des supporters de football ultras : l'exemple des ultras stéphanois », in Michel Rautenberg et al., *L'imaginaire urbain dans les régions ouvrières en reconversion : Le bassin stéphanois et le bassin minier du Nord Pas de Calais*, Centre Max Weber/Clersé ANR 2012, p. 45-60.

GIULIANOTTI R. (1995), « Participant observation and research into football hooliganism: reactions on the problems of entree and everyday risks », *Sociology of Sport Journal*, vol. 12, n°1, p. 1-20.

GOFFMAN E. ([1973] 2013), *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Économica, coll. Études sociologiques.

HALL E.T. ([1966] 2014), *La dimension cachée*, Paris, Édition du seuil, coll. Points Essais.

HOGGART R. (1970), *La Culture du pauvre*, Les éditions de minuit, coll. Le sens commun.

HOURCADE N. (2014), « Les ultras français forment-ils un mouvement social ? » in BUSSET T., BESSON R., JACCOUD C., *L'autre visage du supportérisme. Autorégulations, mobilisations collectives et mouvements sociaux*, Éditions Peter Lang, coll. Savoirs sportifs.

HOURCADE N. (2010), « Supporters extrêmes en France : dépasser les stéréotypes », *Cahiers de la sécurité*, n°11, p. 162-172.

HOURCADE N. (2007), « Hooliganisme, ultras et ambiguïtés en France », *Esporte e Sociedade*, n°7.

HUGHSON J. (1998), « Among the thugs. The « new ethnographies » of football supporting subcultures », *International review for the sociology of sport*, 33/1, p. 43-57.

LE BRETON D. (2015), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, coll. Traversées.

LE BRETON D. (2002), *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige.

LESTRELIN L. (2015), « De l'avantage de comparer les carrières supportéristes à

des carrières militantes », *Sciences sociales et sport*, n°8, p. 51-77.

LESTRELIN L. (2010), *L'autre public des matchs de football : Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. En temps et lieux.

LOUIS S. (2017), *Ultras : les autres protagonistes du football*, Paris, Éditions Mare & Martin.

LOUIS S. (2006), *Le phénomène ultras en Italie*, Paris, Éditions Mare & Martin.

MARTINEAU S. (2005), « L'observation en situation : enjeux, possibilités et limites », *Recherches qualitatives*, n°2, Hors série, p. 5-17.

MIGNON P. (2007), « Les désordres des stades, 1945-2005 » in TÉTART P., *Histoire du sport en France. De la libération à nos jours*, Paris, Vuilbert, p. 261-274.

MIGNON P. (1998), *La passion du football*, Paris, Odile Jacob.

NUYTENS W. (2005), « le supporter de football et la règle: entre la faire et la défaire », *Déviance et Société*, vol. 29, n°2, p. 155-166.

PETIT E. (2012), « Matérialisations du souvenir en montagne : Les enjeux identitaires des places et des placements », Thèse de Géographie. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III.

ROUMESTAN N. (1998), *Les supporters de football*, Economica.

SOULÉ B. (2007), « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, vol. 27(1), p. 127-140.

TEDBLOCK B. (1991), « From Participant Observation to the Observation of Participation: The Emergence of Narrative Ethnography », *Journal of Anthropological Research*, vol. 47, n°1, p. 69-94.

THORNE B. (1979), « Political Activist As Participant Observer: Conflicts Of Commitment In A Study Of The Draft Resistance Movement Of The 1960's », *Symbolic Interaction*, vol. 2, n°1, p. 73-88.

THRASHER F. ([1927] 1963), *The gang. A study of 1313 gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago press.

TSOUKALA A. (2010), *Hooliganisme en Europe, sécurité et libertés publiques*, Outremont (Québec), Éditions Athéna.

VENKATESH S. (2008), *Gang Leader for a Day: A Rogue Sociologist Takes to the Streets*, New York Penguin Press.

VESCHAMBRE V. (2004), « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *Carta université d'Angers- ESO*, n°21, p. 73-77.

WITTSERSHEIM E. (2014), *Supporters du PSG. Une enquête dans les tribunes populaires du Parc des Princes*, Editions Le Bord De L'eau, coll. Perspectives Anthropologiques.